Michel LALLEMENT, *L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie*

Marc-Antoine Sabaté

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ress/4135>

DOI : 10.4000/ress.4135

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 14 décembre 2018

Pagination : 282-286

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Marc-Antoine Sabaté, « Michel LALLEMENT, *L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 56-2 | 2018, mis en ligne le 14 décembre 2018, consulté le 07 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ress/4135> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.4135>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2022.

© Librairie Droz

Michel LALLEMENT, *L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie*

Marc-Antoine Sabaté

RÉFÉRENCE

Michel LALLEMENT, 2015, *L'Âge du faire. Hacking, travail, anarchie*, Paris, Éditions du Seuil, « La couleur des idées », 442 p.

- 1 Le « bidouillage », le « hack », ce « travail pour soi » pratiqué dans les *Hackerspaces*, *Tech Shops* et autres *Fab Labs*, porte-t-il en germe une reconfiguration de notre rapport collectif au travail ? Telle est la question qui motive l'ouvrage riche et stimulant que Michel Lallement, s'appuyant sur une étude menée au sein de Noisebridge, hackerspace de la baie de San Fransisco, consacre à « l'âge du faire » dans lequel nous serions entré.
- 2 Entre programmation informatique et impression 3D, construction de robots et détournement à portée artistique, éducative ou politique d'objets en tous genres, il s'agit pour le sociologue de délimiter un « paradigme du faire » aux contours fuyants, de le mettre à l'épreuve, en observant non seulement « ce que font les individus et les groupes », mais aussi « les représentations sur lesquelles ils s'appuient pour cela » (p. 216). C'est donc toute une « morale de l'action », celle de l'*éthique hacker*, qui se trouve placée au cœur de l'enquête. Une éthique dont on pourrait dire qu'elle repose sur trois piliers : la « volonté de créer et de partager en se défaisant des contraintes imposées par le marché » ; la quête « des moyens et des espaces d'activité où le travail est à lui-même sa propre fin » (p. 12) ; la conviction partagée que, « parce qu'ils promettent un autre rapport à soi et aux autres, les objets et les bidouillages dont ils sont les supports sont d'authentiques vecteurs d'émancipation individuelle et collective » (p. 125).
- 3 Divisé en trois temps (histoire, enquête, critique), le travail de Lallement chemine en réalité à travers deux grandes questions : qu'est-ce qu'un hacker ? en quoi les hackerspaces bouleversent-ils la division et l'organisation du travail ?

- 4 Premier enjeu donc : de quoi le *hack* est-il le nom ? Problématique transversale à l'ensemble du livre, elle se résume à deux controverses structurantes : « le mode d'activité à privilégier » et « le matériau à hacker en priorité » (p. 338-339). Tout d'abord, et contrairement à l'usage courant du terme, l'immense majorité de ceux qui se revendiquent *hackers* prennent explicitement leurs distances avec les *crackers*, ces pirates « qui agissent dans l'illégalité la plus complète pour pénétrer des réseaux privés, piller des informations ou mettre à sac des systèmes informatiques » (p. 13). Ces derniers « détruisent » ce que les hackers « construisent » (p. 347-348). Il existe pourtant une réelle porosité entre ces deux mondes, certaines pratiques pirates rejoignant l'éthique hacker dans la lutte contre le pouvoir bureaucratique et pour la libre circulation des informations.

- 5 Au-delà de ce partage, « une interrogation récurrente » fait l'objet d'une discussion sans fin : « qui est hacker et qui ne l'est pas ? » (p. 250) Le hack est tout d'abord identifiable à ce qu'il est à la fois un « défi » et un « plaisir (*fun*) ». L'efficacité constitue par ailleurs un critère essentiel : « Un hack est d'abord un geste simple mais aux effets majeurs ». On ne saurait pourtant voir dans ce « faire vite et bien » un impératif de « productivité » ou « encore moins de rentabilité ». Il tient plutôt à une quête d'élégance formelle, spécialement chez les programmeurs, où ce qui importe par-dessus tout est la *simplicité* « de la solution utilisée pour résoudre un problème complexe ». On touche ici à la dimension esthétique de l'activité : « hacker, c'est refuser de dissocier le travail et l'art ». La pratique du hacking demande dès lors l'acquisition de certaines compétences, et il faut donc « faire ses preuves » pour obtenir la reconnaissance d'un monde qui se fonde ouvertement « sur un principe de méritocratie » (p. 217-229).

- 6 Reste encore à déterminer la destination du hack ainsi défini. S'il a toujours concerné le *hardware* autant que le *software*, la fabrication de circuits imprimés ou de micro-ordinateurs autant que le codage, l'informatique en a néanmoins longtemps constitué le support privilégié. Épousant la mouvance *makers* et l'émergence du *do it yourself*, le bidouillage se tourne pourtant de manière croissante vers la fabrication/impression d'objets et de machines diverses (p. 49-54). Cet élargissement renouvelle également la déclinaison militante du *faire*. Une « tension structurelle » oppose dès lors « les « purs » informaticiens » aux « militants politiques ». Pour les premiers, le hacking, s'il est en effet un levier d'émancipation, est essentiellement vécu comme « une forme de spiritualité » et « un art de vivre » à l'élitisme assumé (p. 357). Pour les seconds, il s'agit au contraire d'une activité fondamentalement politique, d'une réappropriation de soi et du monde qui, si elle passe bien-sûr par la bidouille technologique, ne saurait être circonscrite à un domaine particulier. À travers le hack de programmes, d'objets, mais aussi de vêtements ou de nourriture, c'est alors la société elle-même qu'il s'agit de transformer.

- 7 Pour le comprendre, il est nécessaire de s'intéresser à la seconde question qui traverse l'ouvrage, celle de l'organisation du *faire* au sein des hackerspaces. Le hacking ne saurait en effet se réduire à un contenu. Toute activité de travail est inséparable du lieu où elle est mise en œuvre et où elle s'organise, donnant ainsi forme à ce contenu. Pas de hacking sans hackerspaces (voir à ce propos la présentation filmée du hackerspace réalisée par Noisebridge et disponible sur Youtube : <<https://www.youtube.com/watch?v=2wGMjRjLCA>>).

- 8 Un « sentiment d'appartenance communautaire » s'y développe, mais sur un mode paradoxal, sans « interconnaissance approfondie » (p. 193). De fait, mis à part les moments « rituels » où la communauté se regroupe (réunions hebdomadaires, conférences, etc.), « les relations de face à face sont en général peu intenses. » (p. 208) Les échanges sont au contraire très fournis en ligne. *Alone together*, « seuls en groupe » : hacker est une « pratique solitaire dans bien des cas, mais toujours accomplie dans un environnement collectif » (p. 178). La simple « co-présence » permet ainsi une « coopération *adhocratique* », « basée sur de l'implication fluide et volontaire » : chacun rejoignant ou se retirant spontanément d'un projet selon son envie (p. 248-249). Offrant à ses membres des ressources matérielles et symboliques pour mener à bien leurs projets, le hackerspace est donc bien un « vecteur d'intégration sociale », et donne lieu à une « forme d'individualisme positif », une certaine manière « d'être libres ensemble » (p. 210-213).
- 9 *Communauté de projet*, la vie du hackerspace n'en est pas moins structurée par des règles. Leur application donne toutefois lieu à des tensions récurrentes, dont la résolution occupe une part considérable du temps collectif. Formellement, une seule « règle de fonctionnement » est censée régir les interactions : « *Be excellent to each other* ». Qu'en est-il en pratique ? Deux éléments méritent d'être mentionnés. Le premier est l'usage anarchiste du consensus. L'étude décrit avec subtilité tous les avantages et les inconvénients de la « décision consensuelle » pour la communauté. Retenons simplement la manière dont elle entre en conflit avec un second principe d'action. Il s'agit de ce que les hackers nomment « *do-ocratie* » : le pouvoir à ceux qui font (p. 268). Comment concilier cette valorisation de l'initiative individuelle avec la pratique du consensus ? En réalité, des « hiérarchies » plus ou moins formelles (rôle prééminent des « anciens ») finissent par forcer la décision, et structurent le monde hacker sur un autre mode que celui du simple mérite *do-ocratique* (p. 282).
- 10 Pour Lallement, cet « inévitable décalage entre l'idéal régulateur et les pratiques sociales » n'empêche pas de conclure que « les hackers ont réussi à donner vie à un modèle de pratiques alternatives. » (p. 251) Deux éléments permettent finalement de l'appréhender.
- 11 Un premier constat s'impose : « tout comme l'éthique protestante d'hier a pu entretenir une affinité élective avec l'esprit du capitalisme industriel, celle des hackers d'aujourd'hui peut aisément entrer en correspondance avec les valeurs que portent nombre d'entrepreneurs de la Silicon Valley. » (p. 314-315) Il ne s'agirait au fond que des deux faces de la même pièce. Le tandem des fondateurs d'Apple, Steve Wozniak et Steve Jobs, en fournit la plus éclatante illustration : le premier incarnant par excellence le génie du bidouilleur esthète ; le second celui du capitaliste stratège (p. 134-135). Pour l'auteur, cependant, « l'engouement pour le faire n'est pas que la simple expression d'une nouvelle ruse de la raison capitaliste » (p. 21). De fait, le rapport que les hackers entretiennent avec le marché « demeure principalement instrumental » (p. 399), comme en témoigne la typologie d'inspiration weberienne construite par l'auteur pour dégager les différents profils de hackers (p. 309-325). Lallement va même jusqu'à suggérer une inversion de dynamique : lorsque les années 1980-1990 auraient en effet vu quelque chose comme un détournement de la *critique artiste* (voir Luc Boltanski et Ève Chiapello, 1999, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard) par un capitalisme « capable d'exploiter la subjectivité et la créativité », tout indiquerait que « les hackers

d'aujourd'hui pratiquent à leur tour l'art du judo social en se servant du marché comme d'un soutien au profit de l'innovation contestataire » (p. 400).

- 12 Cette transformation subversive apparaît plus claire encore à l'examen d'un deuxième enjeu : la division du temps social sur laquelle repose le *faire*. L'auteur s'appuie ici sur les réflexions menées par André Gorz à partir des années 1980 (voir notamment *Adieux au prolétariat. Au-delà du socialisme*, Paris, Galilée, 1980). À première vue, les hackers semblent offrir un exemple sans pareil du dualisme autonomie/hétéronomie défendu par ce dernier. Pour la plupart, en effet, l'effectuation d'un travail socialement nécessaire dans la sphère de l'hétéronomie est subordonnée aux objectifs de la sphère autonome ; elle sert matériellement d'appui à la réalisation de projets personnels, non-nécessaires et laissant libre cours à l'imagination de chacun. Lallement s'inscrit pourtant finalement en faux vis-à-vis de ce « fil gorzien », suivant lequel « seules les activités échappant à l'emprise systémique sont dignes d'être considérées comme autonomes », et qui conduirait ainsi à négliger, « par principe », les « capacités dont savent faire preuve les individus et les groupes pour instrumentaliser les systèmes sociaux à leurs propres profits ». Il ne s'agirait dès lors pas seulement de penser « l'autonomie du travail », mais bien « l'autonomie au travail », « l'autonomie dans l'hétéronomie » (p. 403-405).
- 13 L'autonomie n'est en effet pas que la « capacité à produire ses propres règles ». Elle est tout autant capacité « à user de règles hétéronomes en toute liberté », ce dont témoignerait avec éloquence la pratique hacker, démontrant ainsi « qu'il est possible de donner vie au travail pour soi tout en se frottant activement au marché et à ses contraintes multiples. » (p. 409) De fait, par un mimétisme ludique et subversif qui leur est propre, allant du « nom du hackerspace » aux « moyens de communication » et de partage des connaissances, en passant par les « codes vestimentaires », les hackers trouvent dans « le détournement interne des règles édictées » par les mondes en marge desquels ils se situent – l'entreprise et l'université –, « un ensemble de ressources symboliques » qui leur permettent d'exister en tant que collectifs de travail autonomes.
- 14 Le livre débouche finalement sur l'ébauche d'un « programme de recherche », celui d'une « sociologie des utopies réelles ». On s'interrogera, pour conclure, sur la tension inexplorée à laquelle fait face un travail qui, placé sous le haut patronage d'Émile Durkheim (comme en témoigne l'exergue tirée des *Formes élémentaires de la vie religieuse*), inscrit son analyse des « poches alternatives », des *contre-lieux* « où déjà fermente le nouveau monde », dans la continuité de la science des « hétérotopies » souhaitée par Michel Foucault. Ne faudrait-il pas, en effet, approfondir l'écart entre deux manières de penser la normativité immanente aux pratiques sociales – une sociologie se rapportant à un social substantivé face à une pensée critique focalisée sur les jaillissements singuliers de la praxis –, pour mesurer ce que le *faire* fait à la division du travail ?

AUTEURS

MARC-ANTOINE SABATÉ

Université libre de Bruxelles, Centre de Théorie Politique